



Joël Moyne

B L E F



Joël Moyne

BLEF

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-46885-7

Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

BLEF 1^{ère} Partie

EXTRAIT

CHAPITRE 1

Bill l'ancien disc-jockey est derrière le comptoir, il aide Jak le barman et Tat la barmaid. La Bannière Etoilée verte comme les visages des danseurs est filigranée sur la rangée de bouteilles. La lumière noire photographie les mains des danseurs dressées vers le plafond, braquant un hypothétique ennemi niché dans les limbes du placo-plâtre. La partie sacrée agitée par un mouvement de coït perpétuel rythme un tempo définitif à cent quarante décibels. Pour parler on s'approche de l'oreille du voisin et on aboie. Les parties charnues solidement sanglées dans des pantalons collés aux chairs se veulent lascives et voluptueuses car malgré la lumière noire on se regarde coïter, on vérifie l'aérien du bras méchant comme le caoutchouté du rein. Les attitudes imprimées marquent l'évidence de la supériorité cependant que les rires provocants dévoilent la platitude d'un faux bonheur ; les paroles hurlées ne sont pas communicatives, seulement démonstratives car on ne vient pas ici pour jouir mais pour se montrer. C'est l'office dominical de la jeunesse en rut.

La boîte de nuit est nécessaire, parcours initiatique obligatoire du fleurissement, chemin indispensable qui vous conduit à la vie. Elle nivelle les flux sociaux, libère le sexe de son carcan d'inquiétudes, brutalise l'oreille interne pour la rendre plus perméable aux sentiments et nourrit la révolte indispensable à l'achèvement d'une adolescence fiévreuse. Les bras en l'air dévoilent l'envol musculeux de l'énergie contenue pendant l'enfance. Si les cloaques ne s'embrument pas encore, ils commencent à frétiller, surtout ceux qui fonctionnent déjà depuis plusieurs années. Autre avantage on dépense en une nuit ce qu'un égyptien gagne en un mois et c'est là le trait fondamental du progrès et la nécessité pour chacun d'y adhérer.

Sur le parking il y a l'auto avec laquelle on va s'entortiller autour d'un platane aux heures troubles du petit matin quand la boîte libérera de ses chaluts ses poissons. Tous grimperont, l'hormone en bataille, l'oreille en feu, l'haleine chargée dans la superbe voiture du petit type qui démarrera à grand renfort de Co 2. Et dans celles qui ne rejoindront pas l'au-delà on jouit encore à l'écoute du tam tam lancinant qui rythme la vie.

Blef essaye d'entendre Bill, l'ancien disc-jockey, qui parle d'Ab l'unique maghrébin accepté dans la boîte. On le voit assis à une table, seul consommateur de Champagne. La fille à côté de lui, confîte, le dévore des yeux. Les spectrodéliques verdâtres touchent son crâne rasé, ses grandes mains, le tee shirt électrique de son amoureuse, la bouteille, puis sautent sur le couple d'à côté tandis que roulent les fesses et grimpent les bras dans le battu automatique.

– Sa caisse, fait Bill impressionné, la BM... cinquante mille ! Ys' l'est faite cet aprèm sur le parking. Du joli travail !

Blef écrira dans son journal : « l'amoureuse le massacrait son chewing gum, elle le mâchait si fort dents sorties qu'elle couvrait bientôt le boum boum du tempo. Béante comme une figue éclatée elle dévorait Ab qui ne dansait pas, ne buvait pas, ne parlait pas et se laissait bercer comme une barque au port, absent et totalement indifférent à la folle admiration qu'il suscitait. Avec ses cheveux rouges dressés sur la tête et ses isolateurs aux talons compensés elle est aussi grande que lui. On dit qu'elle a le bac plus six, qu'elle fait dans les Sciences Humaines, qu'elle est à l'Université d'Aix, que son père est expert comptable, que sa mère passe son temps à se faire tirer la peau et que la famille baigne dans le fric. ».

Son juste-au-corps inabordable moule une poitrine naissante et dévoile des épaules charpentées soustrées par les bretelles d'un soutien gorge inutile mais apparemment d'une grande maison. Quant à ses pantalons d'alpaga bleu nuit, ils tombent si élégamment qu'on voit tout de suite la Haute Couture. Les socles volumineux pourraient paraître grossiers s'ils ne chaussaient aussi les premières dames de la terre. Elle est mode très chic et aussi très cher comme en estiment les petites comptables de la boîte qui en calculent rapidement le prix, car si l'on vient parader il faut jouer les marques et les afficher. Elles apparaissent au col, sur la couture d'un ourlet, sur le slogan d'un tee shirt, au talon des escarpins, sur la languette des baskets, partout où c'est visible.

Lorsqu'elle reprend le volant, une Audi haut de gamme, elle mâche son chewing gum avec plus de haine ; elle met la tecno à cent soixante décibels, le coude à la portière et affiche la fureur. On dit d'elle qu'elle est « sympa » parce qu'elle est dans le coup et surtout... parce qu'elle pèse lourd, on ajoute avec émoi « elle a de la monnaie ! ».

Quant à Blef qui ne danse pas, qui ne boit que du Bourbon, qui ne drague pas et qui n'affiche aucune marque, on le considère comme un impuissant. Le petit rectangle que les autres ont dans le dos au ras de l'encolure affiche leur diplôme à briller. Ici on pèse au fric, plus tu es cher, plus tu es fréquentable et plus on t'aime. Ce qui est plus grave encore c'est qu'il ne voit aucune différence entre un tee-shirt cher et un tee-shirt bon marché. Savoir que le bon porte « satisfied » sous le drapeau américain, que le moyen déclare « happy Brooklin », mais que le pauvre avec « coca cola allways » sent à plein nez la misère. Par contre l'amoureuse connaît ses classiques, elle sait immédiatement qui on respecte, qui on aime et qui on adule. Les socques qui vous surélèvent de quinze centimètres ne gardent pas leur étiquette au talon et l'expert, celui qui a appris, reconnaît immédiatement la marque à sa masse plus compacte, à sa sangle plus large à sa couleur châtaigne grillée. Le regard très fin remarque tout tout de suite et dans cette assemblée où chacun sait il n'y a pas de mystère. Pour Blef plus la socque est haute et moins celle qui la porte risque l'électrocution en cas d'orage, mais pour les initiés elle parle, on en calcule le prix et la valeur ajoutée à celle qui la porte. Ab est comme Blef, il ignore la surnaturelle importance des marques, et outre son rubis sur la chevalière, il s'habille cher mais surtout

confortable. Ce qui fait cliquer l'amoureuse, c'est la BM, le côté westerner de celui qui la vole, de celui qui neutralise ses systèmes électroniques, et finalement de celui qui l'exhibe aux yeux de tous. Pour elle Ab n'est pas seulement beau, il est aussi celui qui se rit du progrès, de la police, de l'engance putride du milieu... et qui se montre dans l'ambiance ultra-sonique de ces leveurs de bras. Pour lui le cartouche qui orne la fermeture éclair de l'amoureuse ne le chahute pas, la petite fesse qu'elle enferme non plus, alors que tous s'y accrochent, car il n'est pas avec elle, c'est elle qui est avec lui. Reine de la boîte c'est elle qui l'a choisi sans savoir qu'il rentrera seul chez lui dans le doux ronronnement de sa BM volée.

Dès qu'on sort, la voiture indique le meilleur alors que le jeu consiste à le découvrir sous les spectrodéliques dans l'antré martelé par les cent vingt décibels, c'est là qu'une fine lame vous jauge et sait à un centime ce que vous valez. Quand l'amoureuse sort, chacun l'a pesée et seul son poids la différencie des autres beaucoup plus jolies, plus piquantes et plus séduisantes. La beauté, la répartie, le charme sont relégués derrière la marque, c'est elle qui fait le produit, le reste n'est qu'illusion.

Heureusement que Maud habille Blef, sinon avec les fripes achetées sur les marchés il n'aurait même pas droit de pénétrer dans la boîte, et dans la vie de tous les jours il serait rejeté parmi les non-existants. La marque indique celui qui existe, celui qui a le droit de respirer l'oxygène, d'agiter son arrière main dans une boîte et de se montrer. L'initié qui connaît évidemment toutes les marques indique celui qui pèse, on se réfère à ses mimiques pour savoir, et quand on sait on ouvre grand sa confiance. S'il reste

de marbre c'est que l'individu est sans objet, entité zéro. Et Maud le sait quand elle achète un jean à Blef, elle ne le choisit qu'à l'étiquette, le petit rabat de cuir sur la ceinture. La dernière paire de baskets qu'elle lui a choisie venaient de Taïwan vinylique, rouge sang de dragon, velcros roses, attaches blanches, soufflets d'air au talon avec un label prestigieux. Elles lui déchirent le talon d'Achille, il ne les porte jamais, mais s'il les portait on saurait tout de suite que ses pieds valent cher, car pour être il faut valoir cher, le bon marché est nul et celui qui le porte ne mérite pas d'être.

A sa tête épaisse, à sa supériorité affichée, à son prodigieux confort d'elle-même, on voit tout de suite que l'amoureuse est d'une autre sphère, qu'elle arrive de la planète des riches et qu'elle a jeté son dévolu sur le meilleur. Son choix d'Abzul, le plus voyou, le plus furieux, le plus méchant n'a rien d'innocent, c'est un choix réfléchi, non qu'il affiche des marques, mais qu'il navigue à l'italienne dans les eaux agitées du banditisme. Ses silences pèsent, son secret est bavard, son attitude absente le grandit, c'est le cowboy des temps modernes au milieu des leveurs de bras. Au cœur des marathoniennes danses du ventre il est le seul à ne pas bouger et à boire le Champagne. L'amoureuse ne s'est pas trompée, elle est allée tout de suite au meilleur et comme son chewing-gum, elle le mange. Blef se repaît de la scène tant leur jeu est théâtral. Ceux qui basculent leur partie sacrée ne l'intéressent pas, il préfère les discours onomatopéiques de Bill et les attitudes étudiées des intéressants. Dans cette boîte lourde où l'on perd son oreille interne son rôle d'« impuissant » ne consiste qu'à observer ; il ne sait pas danser, il n'aime pas

danser et il considère avec mépris que les mouvements du bas-ventre ressemblent plus à un coït laborieux qu'à une danse soyeuse où la femme langoureuse vient s'alanguir dans vos bras.

Il la conçoit souple la partenaire, pas figée dans l'extase furieuse et la mine brutalement satisfaite comme si elle jouissait à cent quarante décibels sous les spectrodéliques les bras en l'air.

Bill lui a raconté les ficelles d'Abzul : « Une petite seringue de bleu de méthylène pour s'injecter des coquarts sous les paupières et son avocat plaidera la bavure raciste. Les médias à l'affut qui s'emparent du scoop, le chœur des vierges qui hurle sa douleur, les bien-pensants frémissant de honte, les imams, les rabbins, les monseigneurs et les porteurs de bates de base ball dans la rue... ça suffit pour faire d'Ab un héros national ! ».

– D'accord, fait Blef, et la BM ?

– Il l'a trouvée au bord du Rhône pas fermée, les clés sur le contact, les papiers dans le vide-poche et il l'a empruntée pour tout délit. C'est interdit ?

Son ami Ahmed arrache le chauffeur du volant, lui tire un coup de poing dans la figure et pendant qu'il se tord sur la chaussée, Ab s'empare du véhicule et disparaît.

– Car-jacking, demande Blef ?

– C'est le seul moyen de ne pas déprécier la marchandise.

– Et les sécurités ?

– Un spécialiste ! Il la rentre au garage, la met sur le pont, la grimpe et lui passe son stéthoscope. La caisse dessus, dessous, dedans est passée au peigne fin, dès que ça grésille il détecte le piège ; s'il peut

l'enlever sans abimer il le neutralise, s'il ne peut pas il l'englue d'une gomme qui arrête les ondes.

– Et si c'est dans un mécanisme, le contact par exemple, le volant, la descente des vitres ?

– Il désamorce et détourne la commande. Il s'est fait un nom, on le consulte de partout, personne n'ignore son palmarès : deux Rolls, trois Ferrari, une Mazerati, cinq Porsche ! C'est le plus fort sur le marché. Il a tout appris chez sa vieille qui le pourrissait de pognon : stages à Naples, Hong Kong, Singapour, Sébastopol... partout où on savait doubler l'électronique. Il est très famille même s'il ne suit pas ses parents dans la religion. Son commerce de voitures de luxe, le reste il s'en tamponne. Les Fous de Dieu, les Kamikazes, la Charia, le Djihad Islamique, le Coran... autant de notions qui l'insupportent.

Il offre des Ray Ban au cousin pour jouir du soleil en prison, des pompes à semelles aérées au petit dernier, le voyage à la Mecque au papa, la montre Cartier au grand frère, le sac Vuitton à la maman, il paye le loyer de toute la smalah, nourrit l'avocat pour les incivilités, les larcins, les violences, les graffitis et le saccage des montées d'escalier. Les sœurs, les cousines, les tantes fréquentent les universités et tous se déplacent dans des berlines neuves. Même ceux qui sont restés en Algérie profitent de ses largesses. S'il vient ici c'est pour effectuer sa cure de brillance, son besoin d'admiration, il lui faut la consécration et le regard dévorant d'une amoureuse, c'est sa forme de thalassothérapie. C'est le seul endroit où il montre son tableau de chasse. Sinon il ne se sert de ses voitures que la nuit pour leur ultime voyage : Marseille, l'embarquement avant la traversée de la Mer Noire.

– Et quand le GPS est directement branché sur la police ?

– Il faut l’activer ! Il remplace le chauffeur à vif comme si sur un petit coup de fatigue il avait confié le volant à son passager. Quand il se réveille de son atterrissage sur le bitume et porte plainte pour vol les alarmes sont déjà neutralisées.

– Indicateur ?

– Surtout pas ! C’est pas son style. Il se méfie, il a peur, il rase les murs.

C’est seulement ici qu’il s’exhibe, sa seule entorse au règlement qu’il s’impose.

– Héroïne ?

– Encore moins ! Dès qu’un de ses proches se shoote, il le laisse tomber.

– En somme un citoyen exemplaire ?

– Mieux ! un français parfait qui se consacre à la redistribution sociale !

Bill est un homme intelligent qui ne dévoile la vie d’Abzul que parce qu’ici tout le monde la connaît ; personne n’ignore que l’extraordinaire BM qui brille sur le parking il l’a volée l’après midi même et qu’elle partira le lendemain pour Sébastopol où il la vendra très cher en dollars à un oligarque. Cette boîte c’est son Talon d’Achille, c’est par elle qu’il tombera, par ces bavards qui remuent savamment leur croupe à côté de lui. Abreuvés de films de gangsters où le voyou terrasse le flic, ils sont comme l’amoureuse en contemplation devant lui et l’arrosent à l’ambrosie de l’adulation mais demain au lycée ils se vanteront de lui avoir parlé, de l’avoir touché, d’être monté dans sa tire jusqu’à ce que ces cascades de vantardises tombent dans les oreilles de la Marée Chaussée.

Lancers de bras, performances ventrales, projection furieuse de sexe, air blasé... pendant que les danseurs s'acharnent, Blef s'imprègne de l'ambiance et se complait à observer l'amoureuse ; elle que tous admirent, il la trouve moche, pas dutout excitante avec sa grosse tête, son corps plat et ses cuisses maigres, il la voit comme un immense vagin avaleur au centre d'une affiche, une de ces fleurs qui se referme sur le visiteur et le mange ; même, elle lui fait peur, elle lui fait penser à Maud, sa maman, qui l'appellera « mon amour » quand il rentrera avec sa petite voix comme si elle parlait à un chat. Il sait qu'elle danse bras en l'air en vibrant du sexe, qu'elle moud du bas-ventre et qu'elle laisse traîner un œil vide sur l'assemblée qui rythme avec suffisance son inutilité. Avec ses cours de gymnastique, de yoga, de sophrologie, de relaxation et de remise en forme, elle sait dévisser l'épine dorsale, renverser l'omoplate, précipiter les bras au ciel, faire souffrir un plancher avec ses pieds et chercher, en vidant son œil, à montrer un j'm'en-foutisme souverain. On dit d'elle qu'elle danse bien. Pour les fringues Blef lui fait confiance, elle est une encyclopédie des marques et si son âge le lui permettait elle rivaliserait avec l'amoureuse. Il sait qu'elle l'aime, qu'elle le couve, qu'elle en fait son castrat maternel... mais quand elle l'accueille avec sa petite voix comme s'il était à plaindre, comme s'il avait mal, il entre dans une fureur dissimulée. Cette petite voix qui se veut d'amour, de douceur se met à la portée du crétin qu'il n'est plus et surtout qui ne veut plus l'être.

Il écrit dans son journal : « ... Je l'aurai à ma table avec Ab et l'amoureuse. Elle jouera le jeu avec conviction tandis que j'offrirai le Champagne avec

son argent. Elle obligera Ab à danser, et moi je ne danserai pas. Elle exhibera son sexe qui me dégoûte, jettera ses bras en l'air dans des lancers idiots, hochera du chef pour mimer en cadence un coït lamentable, fera jaillir ses microscopiques tétons sans ajouter la petite voix inaudible dans le battement à cent soixante décibels. ». Il ne hait pas Maud, il la respecte même si elle l'exaspère, il est simplement blasé d'être son « choux chéri adoré qu'elle aime ».

Un jour il arrivera avec la Jaguar de Joe, le mari de sa maman, il se montrera puisqu'on vient en ce lieu pour se montrer et on l'admira. « Il a du pognon, diront les uns ; faut bien qu'il compense, diront les autres. ». Pourquoi n'entre-t-il pas dans le moule ? pourquoi le regarde-t-on comme un « autre » ? Pourquoi dérange-t-il alors qu'il se tient tranquille dans un coin sans bouger, sans parler, sans danser ? On ne l'aime pas.

Maud l'accompagna deux fois pour savoir où il était et ce qu'il faisait. Il s'assit à une table, commanda un coca cola pour sa maman et un Bourbon pour lui, puis se mit à observer autour de lui avec un regard particulier sur l'expression des danseurs. Si elle lui parlait, comme il n'entendait pas, il était content de ne pas répondre.

– Tu la tires, lui demanda Bill ?

– C'est ma mère.

– Excuse-moi. Qu'est-ce qu'elle fout là ?

– Comme sur le lagon polynésien elle vient se baigner dans mes eaux. C'est sa façon de partager mes jours.

Il n'aime pas la savoir là au courant de ses non-danses, ses non-contacts, ses non-dragues, de son comportement négatif et de son acceptation de la destruction de son oreille interne.

Maud voudrait qu'il soit neutre mais comme tout le monde, neutre par rapport à elle pour éviter les révoltes de l'adolescence et pouvoir le diriger en souplesse, comme tout le monde par rapport aux goûts, aux envies et à ses contacts humains, donc sans mystère. Rien ne lui fait plus peur que ses zones de silence. Effectivement il est obligatoire d'être comme tout le monde. Celui qui sort du canevas n'est pas une personne qui a un goût différent, c'est un taré, ou mieux... un impuissant. La population qui hante ce lieu baigne dans ses eaux, elle aime le boum boum à cent soixante décibels, elle aime peser, juger, sentir l'autre, lui disséquer les défauts, les tares et les odeurs... s'imprégner de l'autre, le fichier. Quand deux chiens se rencontrent ils se sentent le cul pour savoir. Ici il n'est pas nécessaire d'aller jusque là, il suffit de voir les socques, les jeans, les tee-shirts, les piercings. Sur les cent personnes qui agitent là leur arrière-main il y en a quatre vingt dix neuf qui jouissent et un qui les contemple. Pourquoi ne jouit-il pas celui-là ? C'est la grosse question de ces gens heureux. Leur bonheur est universel, pourquoi ce type ne le partage-t-il pas ? Pourquoi boit-il du Bourbon alors qu'ici tous boivent du gin ? Pourquoi ne danse-t-il pas alors que tous inventent des pas, des mimiques, des expressions neuves à connotation érotiques ?

Maud a un mot : « tu ne vas tout de même pas te singulariser ». Elle le veut comme les autres pour mieux le comprendre et le diriger sans peine. Un Blef

standard avec des réactions prévisibles. Ses résultats scolaires lamentables mais conformes à la paresse. Sa lâcheté compréhensible et confortable. Sa nullité en sport de bon aloi. Le peu d'envie qu'il suscite chez les filles une façon de mieux gérer ses fièvres sexuelles... mais pourquoi cette allergie aux fringues, à la musique tecno, à la recherche de l'autre, aux chansons ? Tout ce qui plaît le laisse indifférent et dans cette boîte il est le seul à ne pas participer. Maud s'en émeut à bon escient car c'est une façon de lui échapper. En le précipitant dans l'antre des filles elle prenait un risque, il est resté à côté indifférent, inanimé.

Elle redoute l'influence de Joé, son mari, et veille à ce qu'il ne le contamine pas avec sa largesse de vues, son acceptation de toutes les opinions, sa générosité, sa gentillesse et son respect de l'autre qu'elle considère comme une lâcheté. Elle fouille dans ses affaires, surveille ses slips, lit son courrier, se renseigne sur ses lectures, s'inquiète de ses professeurs pour qu'ils ne marquent pas son esprit ; elle vole au devant de ses désirs, lui achète les biens avant même qu'il les désire, boit dans son verre, lèche sa cuiller, se montre nue devant lui, caresse son âme avec sa petite voix qu'il abhorre, surveille ses copains et s'oppose à ses initiatives. Il met son journal et ses livres sur le placoplatre du faux plafond et quand il se déshabille il se cache.

« Evidemment, écrit-il, je ne me vois pas dans la rue avec mon baluchon sur l'épaule. Elle me pompe la substantifique moelle mais je ne m'en irai pas, trop couard. Je ne peux m'arracher à ses griffes que par la pensée. Elle me paye la boîte, j'y vais mais je me défile en ne dansant pas. Avec mon copain Salomard

je nage dans les eaux interdites, elle ignore tout de lui. Pour ne pas sortir avec elle j'invente un devoir à rendre le lendemain et je me sauve à bicyclette. Plutôt que de me laisser draguer par les filles, je me tape une putain... et je lis. Je passe mon temps à lire, exercice qu'elle ne pratique pas. J'écris ce méchant journal que je retrouverai plus tard et qui m'amusera. Je goûterai avec délectation les conneries de mon âge boutonneux.

Ma pauvre Maud, ma maman chérie, si un jour tu tombes sur ces écrits tu auras un choc mais tu récupèreras très vite car la douleur glisse sur toi. Tu suis ton idée, la seule, la vraie, la bonne. Tu ne règles pas les problèmes, tu surfes dessus. »